



Arthur Schnitzler

L'Appel des ténèbres

1912-1930

Vienne – Mars 2024 – 2ndes LDH

plissait volontiers la paupière. En outre, il avait à peine dormi cette nuit. Indéniablement, il avait la mine défaite et l'air épuisé. Il résolut donc d'ajourner provisoirement sa visite et de ne se présenter pour la première fois devant Otto qu'après une bonne nuit, réconforté, en pleine forme et si possible — car cela ne lui paraissait pas sans importance — par un temps complètement dégagé.

4

Peu après, il quitta l'hôtel et, pour se complaire dans l'illusion de se promener dans une ville étrangère, il choisit pour y déjeuner un restaurant où jamais avant il n'avait mis les pieds. Puis, en quête d'un appartement, il monta et descendit pendant des heures les escaliers de différents immeubles, inspecta quelques douzaines de pièces habitées ou démeublées, déranga ici une jeune femme qui jouait du piano, interrompit plus loin deux petits garçons qui travaillaient avec leur professeur, et discuta avec des propriétaires ou des concierges tantôt revêches, tantôt aimables ou simplement indifférents, sans jamais pouvoir cependant prendre vraiment au sérieux toutes ses démarches ni croire qu'elles avaient un but réel. Un moment, il se retrouva dans une rue où une foule de très vieux souvenirs l'environnèrent soudain ; derrière cette fenêtre, à l'angle du deuxième étage, il avait vécu des instants heureux, ou du moins agréables. Sans douleur, avec cependant un léger malaise, il se rendit compte qu'il était aujourd'hui plus solitaire dans ce monde qu'il ne l'avait jamais été. Alberta retint à nouveau une seconde sa pensée ; mais aussitôt l'image vivante et précise de Mlle Rolf parut devant lui et il sentit que leur adieu de la veille les avait rapprochés. Il essaya de se rappeler son prénom, sans y parvenir d'abord. Du reste, il savait peu de choses d'elle et de sa famille. Tout au plus qu'elle voyageait beaucoup avec sa mère, et fort rarement avec son père qui, avocat bien noté, presque renommé, ne jouissait pourtant pas de la considération générale parce qu'on savait aussi qu'il risquait gros à la Bourse. C'était sans doute la raison pour laquelle sa fille unique, qui devait avoir plus de vingt-cinq ans, ne s'était pas encore mariée ; et Robert se souvenait vaguement de la rumeur qui l'avait dite fiancée avec un musicien célèbre, décédé depuis. À

mesure qu'il songeait à elle, l'émotion le gagnait ; toute sa personne lui semblait entourée d'un indéchiffrable mystère.

Le soir, Robert alla dans un théâtre des faubourgs. À son aise, mais fatigué et rêveur, il se divertit en écoutant une opérette et fut tout content d'être reconnu par le comique qui, de la scène, lui fit un petit signe amical tout en débitant son couplet. Après, il se rendit dans un café où il retrouvait autrefois toute une bande d'amis avec qui, du moins au début de son voyage, il avait échangé de brèves nouvelles par cartes postales. En entrant, il aperçut August Langer installé dans son coin habituel, un cousin de sa défunte femme, aimable monsieur d'un certain âge et administrateur de banque, qui s'appliquait à souligner son indéniable ressemblance avec un aristocrate très apprécié dans les milieux sportifs. De loin, mais sans se lever, sans même poser son journal, Langer salua le nouvel arrivant, lui serra la main, puis, satisfait, le complimenta sur sa bonne mine. Rodolphe Kunrich, un petit acteur du théâtre de la Cour, s'approcha d'eux et renchérit sur ces propos. Pour sa part, Robert trouva que Langer et Kunrich avaient beaucoup vieilli durant les six mois de son absence. L'arrivée de Leinbach qui, médecin très occupé et bon père de famille, ne fréquentait guère le café, fut pour Robert une surprise des plus agréables. Leinbach, apercevant son ami, l'accapara aussitôt et lui posa toutes les questions qu'on adresse d'ordinaire aux voyageurs, et pour finir lui demanda s'il était retourné à son bureau.

Robert émit quelques doutes sur son aptitude à reprendre déjà ses activités.

Leinbach se contenta de sourire.

Robert cependant insista : « Tu oublies mon état nerveux au printemps dernier, quand vous m'avez tous prescrit de partir ? »

Leinbach haussa les épaules. « Mon cher ami, quand un homme a la chance de pouvoir se reposer... nous l'envoyons se reposer, c'est évident. D'un autre côté, il y a beaucoup de gens qui n'ont simplement pas le temps de devenir fous. »

« Fous », pensa Robert... pourquoi choisit-il ce mot ? Si je lui parlais de ma paupière, ce serait peut-être le moment ? Prudemment, il hasarda : « J'avais d'ailleurs l'intention d'aller encombrer ta consultation, demain ! »

— Ma consultation... ? ! Mais il faut être deux pour cela, mon cher ! Il faudrait d'abord que je te considère comme malade. »

Sans se démonter, Robert poursuivit : « Je constate depuis quel-

rire, mais si fort et d'un rire tellement strident que cette fois de nombreux regards se portèrent sur lui. Leinbach scruta son visage : « Qu'as-tu ? » demanda-t-il. « Rien, répondit Robert en secouant la tête, je pensais à quelque chose de drôle. — Mais encore ? insista Leinbach d'un air détaché. — Rien qui puisse vous intéresser... non, vraiment », répliqua Robert en jetant à la dérobée un coup d'œil sur ses compagnons ; il constata qu'on ne l'observait plus et que, seule au fond de la salle, une jeune fille ne le quittait pas des yeux, avec une expression ironique, ou compatissante peut-être. À son tour, il lui lança un regard si dur qu'elle détourna la tête et s'empressa d'aspirer avidement le contenu de son verre avec une paille. Mais Robert se dit qu'il ne fallait pas rester plus longtemps. Il appela le garçon. « Ce n'est pas moi, se promit-il, qui lui donnerai bêtement un pourboire excessif. » Mais Auguste Langer avait tout réglé d'avance. Avec humour, Robert l'assura de sa gratitude et prit congé. Dans la soucoupe posée sur le couvercle du pianino, il posa au milieu de la menue monnaie qui s'y trouvait déjà, une pièce d'or de dix couronnes⁵ ; aussitôt il s'en voulut, mais n'osa pas la reprendre. D'un signe de tête, le pianiste remercia et, sans interrompre son jeu, il dit : « Vous étiez en voyage, monsieur le Conseiller ? J'espère qu'on vous reverra souvent maintenant. » Robert pensa : « Ils sont tous bien gentils pour moi. Tous : Kahnberg, Langer, le pianiste... et même le comique qui m'a fait signe depuis la scène. Seul Leinbach est un type odieux, un insupportable fou. »... À cet instant, il le détestait.

Les rues étaient à peu près désertes. À un clocher, deux heures sonnèrent. Quelle chance de pouvoir dormir demain ! songea-t-il, heureux de ne pas être obligé d'aller au bureau ! Il marchait d'un pas rapide et sûr, et se mit à fredonner ; puis il chanta d'une voix mélodieuse et grave qu'il eut l'impression de ne pas connaître. Peut-être n'est-ce pas du tout ma voix, se dit-il, peut-être n'est-ce même pas moi. Peut-être que c'est un rêve. Peut-être est-ce mon dernier rêve que je fais là, le rêve sur mon lit de mort.

Il se souvint de la théorie que Leinbach avait soutenue très sérieusement, il y a des années, devant un nombre considérable d'auditeurs. Il avait trouvé une preuve que la mort n'existait pas. Puisque au moment de rendre l'âme, le noyé revit en une seconde, et à une vitesse inappréciable pour autrui, toute sa vie, il doit absolument en être de même des autres mourants, expliquait-il. Or, comme ce vécu intérieur a lui-même un dernier instant qui à son tour a un dernier

instant, etc., la mort n'est rien d'autre que l'éternité... conçue comme une série mathématique infinie. Robert revoyait Otto réfuter avec irritation ces sornettes ; lui-même, sans vraiment défendre les idées de Leinbach, n'avait pu en condamner complètement le principe. Pourtant, si ce raisonnement avait été juste, nul n'aurait jamais su pour la quatrième fois il vivait un même événement, considération sans importance, du moment qu'on est condamné à tout revivre un nombre indéfini de fois. Ah !... quel tissu d'inepties ! Vraiment, ce Leinbach était un fumiste et trop peu sérieux comme médecin ! Lui, on n'aurait bien sûr aucun mal à lui raconter des histoires, ce ne serait pas difficile ; tandis qu'avec Otto, cela ne serait pas si simple...

La porte cochère de l'hôtel s'ouvrit devant lui. Tandis qu'il montait l'escalier, surgirent tous les vestiges disparus du petit palais ancien ; et comme presque vingt ans auparavant, le tapis d'un rouge fané était ombré de reflets pourpres sous ses pas. Combien de fois avait-il gravi ces marches ? Cent fois, mille fois ? Combien de fois les gravirait-il de nouveau ? Et le pauvre Höhnburg, combien de fois les avait-il montées pour retrouver son actrice adorée ? Et il les monte, il les montera toujours... ? ! Au diable, ces pensées ineptes ! En tout cas, il n'en finissait pas, cet escalier. Et dans quelles ténèbres se perdait le couloir ? L'éclairage dans la cage d'escalier venait de s'éteindre. Robert tressaillit. Mais il se ressaisit, frotta une allumette et put ainsi gagner sa porte. Quand il l'eut refermée derrière lui et allumé dans la chambre, il respira profondément comme s'il venait d'échapper à un danger.

Le lendemain, armé d'un superbe voilier et d'un croiseur imposant qu'il venait d'acheter dans un magasin de jouets, inspiré par le souvenir ému de son séjour au bord de la mer, il entra dans la chambre de ses neveux, deux petits garçons, âgés de neuf et six ans, qui accueillirent avec enthousiasme, et l'oncle et les cadeaux. Robert était en train d'expliquer aux enfants comment les monter, d'une façon très accessible et sans connaissances techniques, quand il fut interrompu par l'arrivée de leur mère qui rentrait, chargée d'une foule de petits paquets, et accueillit Robert d'un air ravi. Avec son sourire habituel, d'une gaieté légèrement moqueuse, elle le pria de

continuer ses explications. Presque aussitôt, comme s'il s'était douté de la visite de Robert, Otto apparut, avant l'heure habituelle, encore en pardessus et tenant à la main sa trousse de cuir noir. Robert eut l'impression que ses cheveux et sa barbe avaient beaucoup grisonné. « Tiens, on est de retour ! » observa-t-il assez sèchement. Il posa sa trousse, saisit la main de son frère et la serra, puis après une seconde d'hésitation, lui donna l'accolade, sur quoi tous deux se regardèrent, un peu gênés. Marianne hochait la tête, l'air satisfait.

« Tu reviens sans doute juste du ministère ? » questionna Otto. — Non, répondit Robert, tu as trop bonne opinion de mon zèle. Mon congé n'est pas expiré, et il n'est pas impossible que je reparte quelques jours à la montagne. Edmund, que j'ai rencontré par hasard au café hier soir, me l'a suggéré. » Il avait exprès désigné Leinbach par son prénom pour mieux insister sur le caractère amical de ce conseil, sachant que son frère n'estimait pas beaucoup ses talents de médecin. Otto ne put cependant pas réprimer un sourire ironique. À table, Robert en exalta d'autant les qualités de cœur de Leinbach, notamment sa gentillesse et sa générosité comme s'il eût cherché de ce côté-là un renfort, un allié contre des forces hostiles. Il parlait avec volubilité, affectant une immense bonne humeur ; ensuite il fit le récit de son voyage, décrivit longuement et avec enthousiasme les belles journées d'été qu'il avait passées sur les rives du lac des Quatre-Cantons ; mais comme s'il eût voulu écarter, anéantir un soupçon qui pesait sur lui, il évita de prononcer le nom d'Alberta.

Après le déjeuner, comme Otto avait sa consultation, Robert resta seul avec sa belle-sœur. Il fumait silencieusement son cigare, quand Marianne lui demanda : « Et ton piano, où en es-tu ? — Mon piano ? répéta-t-il non sans mélancolie, je ne sais plus rien moi-même. On n'arrive guère à jouer en voyage. Ça m'a souvent manqué, sans doute. — À nous aussi », fit Marianne en souriant. En effet, Robert avait l'habitude, sitôt après le repas, de s'asseoir au piano, le cigare aux lèvres et d'improviser, selon la formule de Marianne, en jouant des fantaisies musicales inspirées par le café et le havane. Cette fois encore, il se dirigea vers le piano dans la pièce voisine et joua au hasard de la musique légère et sérieuse, classique ou moderne, enchaînant les thèmes comme l'avait fait le pianiste, la veille

Soudain il immobilisa ses doigts sur le clavier, et se retourna vers Marianne, installée au coin du canapé, qui l'écoutait en s'occupant

à une broderie. « Assez, dit-il. De toute façon, cela ne va pas bien. » Comme elle risquait une objection, il coupa court. « Du reste, il est grand temps que je me remette en route — je cherche un appartement.

— Ne ferais-tu pas mieux d'attendre encore un peu ? » répondit Marianne, maintenant que tu es descendu à l'hôtel... car il pourrait se faire que d'ici peu tu aies besoin d'un logement plus grand. » Presque habitué à ce genre d'allusions de la part de Marianne, Robert secoua la tête. « Trop tard, fit-il, j'ai passé l'âge, petit à petit. » Elle insista vivement : « Pourquoi donc ? Cela viendra. Je suis sûre qu'un jour tu nous feras la surprise de te remarier. »

Pense-t-elle à une personne précise ? se demanda-t-il. À Mlle Rolf, peut-être ?... Mais je lui ai parlé trois fois tout au plus : se pourrait-il que l'on en soit pourtant déjà informé, ici ? Alors il lui revint que diverses personnes l'avaient aperçu avec Alberta en Suisse, et que ni son frère ni sa belle-sœur n'ignoraient leurs relations. Marianne, qui connaissait Alberta pour l'avoir vue quelquefois au théâtre ou ailleurs avec Robert, n'avait pu s'empêcher d'admirer, non sans une pointe d'étonnement, sa tenue discrète et son parfait bon goût. S'agissant de ce Robert, il y avait longtemps que l'on avait renoncé à tout préjugé bourgeois et comme en outre, depuis le début de sa liaison avec Alberta, il semblait plus calme, et même plus heureux que par le passé, Robert ne doutait pas que sa famille eût vu d'un très bon œil qu'il épousât Alberta. Qu'il eût commis la folie d'abandonner cette charmante créature sans aucune résistance à un autre, nul ne pouvait le soupçonner, pas même Marianne, et lui-même à cet instant le comprenait moins que jamais.

Il essaya de se remémorer son dernier entretien avec Alberta. Il se rappela les quelques phrases gouailleuses qu'il avait proférées à l'endroit de cet Américain, puis le silence étrange, et le sourire d'Alberta ; brusquement elle lui avait déclaré la demande en mariage de l'étranger. Robert se souvenait encore très bien qu'il avait eu l'impression qu'il allait s'évanouir, il avait eu une envie violente de frapper Alberta au front. Mais il avait continué à jouer l'homme enjoué, supérieur ; et sur un ton amical et paternel, il avait conseillé à Alberta d'accepter cette proposition, car il ne voulait pas mettre d'obstacle à son avenir. D'un commun accord, il fut décidé qu'elle dirait « oui » à l'Américain, le soir même, et que Robert partirait seul de bonne heure le lendemain sans l'avoir revue. Il avait réglé sa note

à six heures du matin, et après un regard à peine mélancolique qu'il avait jeté vers la fenêtre aux rideaux tirés derrière laquelle dormait sans doute Alberta, il s'était senti comme agréablement libéré en descendant la route sinueuse qui menait au lac.

Mais ce dont il ne se souvenait absolument pas, c'était l'instant de son adieu définitif à Alberta. Il se voyait avec elle sur un sentier étroit qui, s'écartant de la grande allée, s'enfonçait dans l'obscurité de la forêt ; il se souvenait aussi que plus tard, à la nuit tombante, il s'était retrouvé solitaire, accablé par une lourde fatigue, assis sur un tronc d'arbre ; mais il ne savait plus comment il avait regagné l'hôtel ni ce qu'il avait fait dans sa chambre, comment il avait dormi ni comment il s'était levé le matin. Le moment dont il se souvenait ensuite, c'était quand il avait réglé sa note dans le hall que balayait un domestique. Et brusquement il se demanda, pris d'une panique aiguë, si sa conversation avec Alberta, après cette conclusion apparemment calme dont il se souvenait, ne s'était pas poursuivie par une scène d'un tout autre genre dont il n'avait pas gardé le souvenir ; peut-être, fou de jalousie, avait-il en réalité levé la main sur elle... l'avait-il même étranglée... puis enfouie et enterrée sous les feuilles mortes ? Une chose demeurerait certaine : il était allé avec elle dans la forêt, et il était rentré sans elle. Jamais il n'avait appris si elle était revenue seule, à son tour. Son absence, évidemment, eût été remarquée à l'hôtel, mais comment savoir s'il n'avait pas trouvé et servi à tous d'habiles mensonges pour l'expliquer ? Si vraiment, dans un état crépusculaire, il avait commis un crime, comme il osait à peine en douter à présent, tout le reste aussi devenait possible du même coup, notamment toutes les ruses et les perfidies pour dissimuler son forfait.

Il se rendit compte que toutes ces idées et ces hypothèses avaient traversé son cerveau en l'espace de quelques secondes. Mais en apercevant fixé sur lui le regard indéniablement inquiet de Marianne, il se sentit devenir mortellement pâle et songea que l'essentiel était de ne pas se trahir. Il fit un effort immense pour se donner un air détaché, et demanda que Marianne voulût bien l'excuser auprès de son frère, car il devait se hâter d'aller jeter un nouveau coup d'œil à un appartement de Wieden⁶, qui ne pouvait se visiter que jusqu'à une certaine heure. « Mais je m'invite à déjeuner ici demain, précisa-t-il en partant. Puis il ajouta vivement : À moins que

je ne sois en route pour passer quelques jours au Semmering⁷. — Quel esprit agité ! » lui cria Marianne en guise d'adieu.

Quand il passa la porte cochère, il y avait en face, devant une large vitrine et fumant un cigare, un monsieur d'une élégance suspecte qui détourna très, très vite son regard quand Robert le dévisagea. « En sommes-nous déjà là ? » s'interrogea Robert une seconde. Mais ensuite il rit. Ce serait une première, murmura-t-il, que l'on se fasse arrêter ou traduire en justice pour une idée fixe. Car ce qu'il avait imaginé tout à l'heure n'était que divagations, il en était à nouveau sûr maintenant. Cependant ne valait-il pas mieux par précaution écrire au directeur de l'hôtel, en Suisse ? Ne serait-ce que pour avoir la preuve dans les mains, en cas de quelconques suspensions, qu'Alberta était bien rentrée ce soir-là, et repartie le lendemain en compagnie d'un autre homme. Il coula un œil oblique vers la silhouette inquiétante. L'élégant étranger avait disparu.

Robert se remit à marcher, s'appliquant à penser à des choses anodines. Il essaya de se souvenir d'une statistique des écoles primaires en Basse-Autriche qu'il avait été chargé d'établir avant son congé, et comme les éléments de cette étude, qui ne l'avait pas sensiblement intéressé naguère et auxquels il n'avait plus repensé depuis des mois, se présentèrent à son esprit avec beaucoup de netteté, il se calma. Une fois de plus, il songea avec regret que jamais il n'avait été appelé à s'occuper d'un autre domaine où il se sentait beaucoup plus à l'aise, l'enseignement de la musique, et sans aucun doute parce que son chef, le conseiller Palm⁸, ne tolérait pas qu'on lui adjoignît quelqu'un de plus avisé que lui-même sur ces questions. Robert eut la nostalgie de son cabinet de travail, du grand bureau, du confortable fauteuil de cuir noir, des hautes étagères bourrées de chemises contenant les dossiers ; des murs jaunâtres avec leurs cartes géographiques et leurs tableaux synoptiques ; bref, il eût voulu retrouver tout de suite cette atmosphère paisible, ce milieu où il lui était permis de travailler utilement, méritant l'estime de ses chefs et capable peut-être d'obtenir un jour un compliment de la bouche même du ministre, ce qui lui semblait important, non seulement pour satisfaire ses ambitions, mais pour d'autres raisons, qui restaient nébuleuses. Et tout d'un coup, il s'aperçut avec irritation qu'au fond de son âme demeurerait tapie une peur insensée, comme si sa sombre folie, indépendante de lui et l'ayant quitté, pouvait s'in-sinuer dans l'esprit des autres, tel un mauvais génie en liberté.

Autour de lui, pourtant, les passants peuplaient la Ringstrasse⁹ en cet après-midi, et le côtoyaient avec indifférence comme un promeneur inoffensif parmi les autres et cette dernière vision s'évanouit aussi.

Son attention fut attirée par une femme assise sur un banc ; vêtue d'un imperméable beige plutôt râpé, avec sur ses genoux un rouleau de musique. Son visage était pâle, l'âge et plus encore les soucis devaient l'avoir marqué ; levant les yeux, elle ébaucha un sourire, puis regarda devant elle. Robert poursuivit sa marche et s'arrêta à la devanture d'une galerie d'art pour admirer un paysage, quand la vitre refléta soudain la silhouette de la femme qui avançait vite, les yeux baissés ; Robert se retourna ; elle ne sembla pas s'en apercevoir, continua son chemin, les deux mains fourrées dans ses poches dont l'une laissait voir le rouleau noir. Elle marchait très droite, d'un pas plutôt léger ; son manteau trop long et légèrement étriqué suggérait des formes gracieuses, un peu rondes. Robert lui emboîta le pas, réfléchissant à ce qu'elle pouvait être. Femme d'un petit fonctionnaire, caissière peut-être ?... Comme elle avait peu à peu ralenti son allure, il en conclut qu'elle ne trouvait pas déplaisant d'être suivie ; et à un coin de rue, déjà loin du centre, il lui adressa la parole sans façon :

« Mademoiselle, me permettriez-vous, sans vous fâcher, de me promener avec vous ? » Sans s'étonner ni se formaliser, elle répliqua d'une voix mélodieuse : « Ce n'est pas une promenade, je rentre chez moi. » C'est à peine si elle l'avait regardé. « Alors, la permission est accordée ? » fit-il.

Elle haussa les épaules, comme pour signifier : ce n'est vraiment pas la peine de faire tant d'histoires avec moi..., puis elle l'observa à la dérobée. Robert lui dit l'avoir remarquée déjà dans la Ringstrasse... assise immobile sur le banc, l'œil perdu, son rouleau de musique sur les genoux... il avait apprécié le tableau. Elle demanda : « Mais vous n'êtes pas peintre, tout de même ? — Non, dit-il, malheureusement » et, comme il n'avait aucune raison de cacher son identité, il se présenta en bonne et due forme. À son tour, elle se nomma, sans paraître y attacher la moindre importance, et tout naturellement, avant même qu'il ne la questionne, elle lui parla de sa vie. Elle donnait des leçons de piano ; son mari, petit fonctionnaire dans la magistrature, était mort, trois ans plus tôt ; veuve et sans enfant, elle était à présent en pension chez de braves artisans qui habitaient une petite rue là, à côté ; l'été dernier, pour la première fois depuis

la mort de son mari, elle avait pu s'offrir trois semaines de congé dans un petit village bon marché aux environs de Vienne. « Je me suis même fiancée là-bas, ajouta-t-elle, mais cela n'a pas abouti. Cela vaut mieux », conclut-elle, haussant les épaules, comme consciente de mériter la tristesse de son sort et résignée à sa médiocrité...

Une voiture découverte passa, le cocher les salua en faisant claquer son fouet. Robert proposa une petite promenade à sa compagne ; ils montèrent en voiture, traversèrent les faubourgs, s'engagèrent sous le viaduc du chemin de fer et se trouvèrent bientôt sur la large Laxenburgstrasse¹⁰, avec à l'horizon la chaîne des collines qui disparaissait dans le crépuscule. Ils se rapprochèrent insensiblement l'un de l'autre. Un train passa à toute vitesse et Robert prit ce prétexte pour raconter le voyage qu'il venait de faire ; puis il voulut parler musique, mais il ne trouva qu'un faible écho. Elle était professeur de piano plus par nécessité que par vocation, trop contente de pouvoir utiliser de précieuses connaissances acquises naguère en des temps plus heureux.

Le soleil s'était couché, il faisait maintenant nettement froid. Robert ordonna qu'on retourne vers la ville. Tous deux se taisaient, et quand il prit sa main et la pressa dans la sienne, il sentit qu'elle répondait à cette caresse avec une chaleur inattendue. Une expression de joie, presque de bonheur, éclaira son visage fatigué.

On fit halte dans une petite auberge où Robert était déjà venu en de semblables circonstances ; il prit une chambre et commanda le dîner. Tandis qu'ils l'attendaient, elle resta les mains croisées, assise immobile sur le sofa de peluche bleue ; lui, la cigarette à la bouche, déambula de long en large dans la pièce, modeste, mais propre et bien tenue. Il avisa au-dessus des lits deux méchantes reproductions qui montraient des paysages italiens avec leurs classiques décors : à droite le Vésuve, éclairant d'un reflet rouge le golfe de Naples nimbé de fumée, à gauche une *osteria* de la Campagna romaine où des rouliers buvaient avec des femmes aux robes multicolores et aux rires généreux ; à l'arrière-plan, les colonnes brisées d'un aqueduc. Voilà tout ce qu'elle connaîtra jamais de l'Italie, pensa Robert dont le regard s'attarda sur la chevelure de sa compagne, avec un mélange de pitié et de remords. Elle n'avait pas encore bougé, silencieuse dans un corsage de toile à pois bleus, un peu fripé et rigoureusement fermé à l'encolure. Ses grands yeux étaient clairs ; ses cheveux, châtains et drus ; mais sous la lumière jaune du lustre à deux bran-